



**Emily Gottreich.- *Le Mellah de Marrakech: un espace judéo-musulman en partage*. Traduit de l'anglais par Mohammed Hatimi (Rabat: Publications de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, 2016).**

En 2007, Emily Gottreich publie sa thèse sous le titre suivant: *The Mellah of Marrakesh: Jewish and Muslim Space in Morocco's Red City* dans les Presses de l'Université d'Indiana. Les chercheurs non anglophones regrettaient que cette thèse magistrale n'ait pas été traduite en arabe ou en français. La Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Rabat vient d'exaucer leurs vœux en publiant une version française, traduite avec brio par l'historien Mohammed Hatimi, spécialiste de la question juive, sous le titre: *Le Mellah de Marrakech: un espace judéo-musulman en partage*.

Dans sa traduction Hatimi a rétabli l'orthographe officielle de "Marrakech" et a rendu la deuxième partie du titre: *Jewish and Muslim space in Morocco's Red City* par: *un espace judéo-musulman en partage*, résumant ainsi l'esprit de l'ouvrage de Gottreich, qui "vide de son sens toute allégation quant à l'existence d'une marginalité supposée des non-musulmans."

Composé de cinq chapitres et d'un épilogue, *Le Mellah de Marrakech* retrace la situation géographique, démographique, économique, politique et sociale des juifs de la ville ocre et de son arrière pays, depuis la création de son Mellah jusqu'aux premières décennies du Protectorat. Mais bien que centré sur la communauté juive, le livre de Gottreich dessine un portrait saisissant

des bouleversements politiques, économiques et sociaux qu'avait connus le Maroc durant la période circonscrite.

Se basant sur des sources juives orales et écrites, ainsi que sur des récits de voyageurs et de captifs européens, le premier chapitre "Un quartier rien que pour les juifs: la mellahisation," est consacré à l'histoire de la création du Mellah de Marrakech. Durant l'été 1555 fut créé à Rome le premier prototype d'un quartier exclusivement réservé aux juifs, appelé "Ghetto." Quelques années plus tard, un phénomène similaire vit le jour à Marrakech, avec la création d'une "ville dans la ville," nommée Mellah en référence au taux de sel élevé présent dans le sol où fut érigé le premier quartier réservé exclusivement aux juifs dans la ville de Fès, près d'un siècle plus tôt. En Europe comme au Maroc, Ghettos et Mellahs se multipliaient rapidement jusqu'à se généraliser. L'auteur souligne cependant la différence entre les deux phénomènes. Quand les Ghettos procédaient d'une politique ouvertement anti-juive de la part des pays chrétiens, les Mellahs n'étaient au contraire pas considérés comme des lieux de ségrégation puisque les juifs étaient profondément intégrés dans les circuits locaux et régionaux, notamment de par le rôle essentiel qu'ils jouaient dans l'économie locale.

Bien que les dates soient imprécises et les chroniques marocaines traitant du sujet peu abondantes, certains récits de voyageurs étrangers tels que Léon l'Africain, Luis Del Marmol Carvajal ou Diego de Torres fournissent des informations importantes sur la création du Mellah de Marrakech. Ainsi, il apparaît qu'entre 1553 et 1573, le sultan de l'époque avait décidé de créer une "juderia" (le terme Mellah ne sera utilisé qu'à partir de 1639 selon des sources juives) enclavée dans une zone déserte de la ville afin de rassembler une communauté juive d'environ un millier de personnes qui, jusqu'à lors, vivait dans la médina. Les juifs ayant l'obligation de se soumettre aux lois locales, la quasi-totalité accepta de se délocaliser en contrepartie d'un échange de maison ou du rachat de leurs terres. Certains contes de la tradition orale juive soulignent que ceux qui refusèrent de quitter la Médina n'y furent en rien obligés par le Sultan, bien qu'aucune source écrite ne puisse le confirmer.

L'arrivée au pouvoir de Mawlay al-Ghaleb en 1557 joua un rôle déterminant dans la création du Mellah de Marrakech. Selon la mémoire collective juive, le sultan souhaitait affirmer son autorité sur les populations tout en augmentant le rayonnement de Marrakech, ville depuis toujours éclipsée par Fès, sa rivale. Il ordonna ainsi un renouvellement urbanistique. Si la date de la fondation du Mellah de Marrakech reste inconnue, il est certain, avance Gottreich, que la mellahisation n'était pas une simple opération de transfert des populations juives d'un lieu à un autre, mais bien un processus de mise en place d'une vie communautaire qui ne se limitait pas aux murs

d’enceintes mais à ce qui se déroulait en leur sein. Ce processus, qui s’inscrit dans la durée, rend peu essentielle la date exacte de la création du Mellah, mais met en lumière l’importance des répercussions qu’aura le Mellah dans les rapports qu’entreprendront les juifs avec le reste de la ville.

Selon l’auteure, la création du Mellah doit sûrement son origine au déferlement d’immigrés auquel assista Marrakech entre 1550 et 1651. Fuyant les persécutions en Europe, un nombre important de juifs vinrent trouver refuge dans la ville rouge, qui vit le nombre de juifs doubler jusqu’à atteindre 6000 âmes. A elle seule, Fès recueillit 20000 juifs, ce qui explique que son Mellah ait été créé un siècle plus tôt que celui de Marrakech. En conséquence, une véritable rancœur se développa rapidement entre les juifs et les missionnaires chrétiens venus au Maroc dans une mission d’évangélisation; la communauté juive préférait alors former une alliance avec le pouvoir du Makhzen.

En théorie, la ville de Marrakech serait hiérarchisée en trois lieux: la médina, la Qasbah et le Mellah. Pourtant, les frontières délimitant ces sites étaient loin d’être infranchissables: la Qasbah et le Mellah étaient contigus, et les musulmans avaient en effet le droit de pénétrer durant la journée, dans le Mellah qui devint par ailleurs le lieu de résidence des ambassadeurs et des princes de passage. Complètement intégré au reste de la ville, le Mellah était donc très différent des Ghettos européens où les conditions de vie étaient des plus difficiles et où l’isolement des juifs poussa ces derniers à développer une culture et un langage propre. Certes, des écrits datant de la première moitié du XX<sup>ème</sup> peignent une vision du Mellah digne de l’Enfer de Dante, mais durant l’époque des Saâdiens, la réalité était toute autre, affirme Gottreich. La “Juderia” ou “Jurie” était un des endroits les plus calmes et les plus beaux de la ville. De part sa surface impressionnante (17,5 hectares), le Mellah devint pour les communautés juives un lieu de protection aux enceintes pratiquement impénétrables (le Mellah avait résisté à plusieurs attaques), mais également un espace proche de la Kasbah et de la Médina participant ainsi au renforcement des relations entre juifs et musulmans. Selon l’auteure, durant la période Saâdie la présence des juifs dans les circuits économiques de la ville était des plus intenses. En parallèle de la mise en place d’écoles qui attirèrent les plus grands érudits de l’époque, le Mellah devint le centre d’un commerce florissant. Les marchands juifs, excellents artisans, étaient dans tous les secteurs, et de nombreux souks, quissarias, ateliers et foundouks furent construits dans le Mellah. Très rapidement, Marrakech devint le “paradis du commerce,” signe que les juifs avaient non seulement continué à s’intégrer dans la ville mais aussi qu’ils avaient su tirer profit de leur nouvelle situation au Mellah contrairement aux juifs européens qui furent isolés de force dans les Ghettos.

Le deuxième chapitre intitulé “Recenser les juifs de Marrakech, le Mellah au temps de Moulay Hassan,” traite du recensement des juifs au temps de Moulay Hassan, le dernier Sultan très distingué du Maroc précolonial. Si les juifs de Marrakech n’avaient pu exercer une réelle influence politique que tardivement sous le règne de Moulay Abd al-Hafid (1908-1912), leur relation avec les “sujets non mahomettans” était tout de même assez soutenue sous le règne de Moulay Hassan (1873-1894). Présents dans l’entourage du Sultan, les juifs jouissaient de certains honneurs lors des grandes occasions, mais leur situation restait tout de même assez précaire. A l’automne 1880, le Makhzen décida d’effectuer le premier recensement au Mellah. Passé assez inaperçu puisque absent des sources contemporaines, ce recensement éclaire de manière significative les conditions de vie au Mellah. Constitué de 1272 chambres et de 5032, il est évident que le Mellah, construit à l’origine pour accueillir quelques centaines de personnes, était surpeuplé, notamment à cause du fort taux de natalité. Un projet d’élargissement vit alors le jour, un moyen comme un autre d’imposer des taxes supplémentaires aux juifs, que ce soit au bénéfice du Makhzen ou à celui des propriétaires fonciers au sein même du Mellah qui augmentèrent les loyers lorsque leurs tentatives pour bloquer l’expansion échouèrent. Certains écrits du début du XX<sup>ème</sup> siècle montrent que près de 10% des propriétés du Mellah appartiennent aux musulmans, et qu’après le recensement, le Makhzen avait réussi à en acquérir davantage.

Sous le règne des Alaouites, une volonté d’uniformisation poussa à la création de Mellah dans presque toutes les villes du Maroc. Après Fès et Marrakech, Rabat, Salé, Essaouira et Tétouan se dotèrent de leur propre quartier juif, ce qui facilita les échanges avec les étrangers, les juifs étaient considérés par le Makhzen comme des intermédiaires. D’ailleurs, à partir de la deuxième moitié du XIX<sup>ème</sup>, les mellahs intérieurs, jusqu’alors bondés, se retrouvaient graduellement désertés par leurs habitants. Les juifs leur préférèrent les Mellahs côtiers (Casablanca, Safi, Essaouira, Mazagan), plus avantageux géographiquement pour tisser un réseau commercial avec l’Europe. Par ailleurs, le mauvais traitement de l’administration locale poussa également les juifs vers le littoral en quête d’une protection européenne, certains juifs allant même jusqu’en Algérie pour obtenir la nationalité française.

Le recensement effectué par le Makhzen, note l’auteure, est cependant assez problématique du fait de la présence d’écarts entre les chiffres avancés par le recensement et ceux attestant de l’augmentation de la population du Mellah. La ville de Marrakech abritant de manière ponctuelle des commerçants juifs itinérants venus d’autres villes, mais aussi des personnes venus en pèlerinage, des étudiants, ou encore des réfugiés de Palestine ou des Mellahs pillés de villes voisines, il fut difficile de dénombrer la population fluctuante

ayant transité par le Mallah. Cette population avait vraisemblablement eu un impact réel sur la vie démographique et sociale du Mellah, mais elle ne fut pas recensée.

Dans le troisième chapitre: “Les musulmans à l’intérieur de l’espace juif,” Gottreich apporte un démenti aux idées reçues qui décrivaient le Mellah comme un espace fermé aux étrangers. Depuis toujours, écrit-elle, Marrakech inspire tous les fantasmes, en particulier chez les étrangers. Son mystère et son exotisme tiennent largement du fait que la ville est entourée de hautes murailles la rendant difficilement accessible. La ville était divisée en trois parties: la Kasbah, réservée à la classe dominante; la Médina, où vivaient les musulmans, et enfin le Mellah. La ségrégation entre juifs et musulmans n’était pas mal vue par les juifs. Au contraire, écrit l’auteure, elle était considérée comme un moyen de préserver l’harmonie communautaire. Cependant, elle souligne qu’il existe plusieurs zones d’intersections entre les habitants de la Médina et ceux du Mellah, de sorte que les juifs se situaient dans une sorte d’entre-deux: ils n’étaient ni en-dehors, ni au-dedans, rattachés à la ville sans pour autant être musulmans. Le Mellah devint donc un lieu moins isolé, faisant partie de l’identité marrakchie commune. La première de ses zones d’intersections se situait dans l’enceinte même du Mellah. Ainsi, les musulmans n’hésitaient pas à se rendre au quartier juif, que ce soit pour acheter ou vendre des marchandises, visiter les saints communs aux deux religions, pratiquer des rites occultes, ou simplement pour travailler dans l’école du quartier. L’auteur note également que bon nombre de musulmans détenaient des biens immobiliers à l’intérieur du Mellah, au moins un dixième des maisons du quartier juif leur appartenaient.

En plus de ces activités usuelles, les musulmans venaient au Mellah pour s’adonner à des pratiques illicites comme la consommation d’alcool (vendu uniquement au Mellah), le tabac, les jeux de hasards, et le commerce de la chair. Le Mellah devint alors un lieu de liberté où les musulmans n’étaient plus tenus de respecter les interdictions locales, et la réputation du Mellah en pâtit. Outre les nombreuses manifestations de violence, la syphilis faisait rage et la prostitution augmenta de manière significative du fait de l’attrait des musulmans pour les femmes juives non voilées. La mauvaise image de l’espace juif était telle qu’en 1893, le pouvoir refusa de créer une porte reliant directement le Mellah à la Médina afin de barrer l’accès aux femmes musulmanes et ainsi sauvegarder leur réputation. A ce sujet, le stéréotype marocain associant présence juive et pratique de la prostitution devint tellement enraciné dans les esprits qu’il était souvent mentionné dans les récits traitant de Marrakech.

Bien que le Mellah soit le quartier le plus attractif de la ville depuis sa création, la croissance rapide du nombre d’habitants conduisit à une

importante dégradation des lieux et des conditions de vie. La chaleur, le manque de système de drainage, le cumul des ordures que les musulmans déversaient même devant la porte du Mellah favorisaient la propagation de maladies comme le choléra et la multiplication des serpents et des scorpions. Vers 1890, un projet d'extension du Mellah fut mis en place pour résoudre le problème de la surpopulation, mais rien ne pouvait changer la mauvaise réputation attribuée au quartier.

À côté des musulmans, les chrétiens étaient également fortement présents au Mellah du fait de l'expansion du commerce et de l'abandon des mesures restrictives ayant auparavant limité la circulation des étrangers dans la ville. Péjorativement surnommés les "roumis" (romains), les chrétiens étaient assez mal tolérés par les juifs. Au fil des ans, plusieurs émeutes et manifestations de violence envenimèrent les rapports entre les deux communautés, et cette animosité perdura jusqu'au Protectorat, durant lequel les juifs préféraient s'allier avec les musulmans. L'auteure remarque également que les juifs de Marrakech voyaient d'un mauvais œil les nouvelles libertés accordées aux chrétiens (qui jadis étaient dans l'obligation de s'habiller à la marocaine et de parler arabe), si bien que par peur d'être confondus avec ces derniers, beaucoup refusèrent l'adoption de l'habit européen et conservèrent l'habit local comme le symbole de leur attachement à la ville.

Le chapitre quatre "Les juifs à l'intérieur de l'espace musulman" fait pendant au chapitre précédent. Loin de considérer les murs du Mellah comme ceux d'une prison (les portes du Mellah, souligne Gottreich, se fermaient d'ailleurs de l'intérieur), le juif marrakchi se sentait mieux chez lui. Son confinement géographique était pour lui un havre de sécurité qui avait permis à la communauté juive de perdurer pendant des siècles, et les murs un moyen de défense contre les intrus. Ce sentiment était renforcé par les humiliations constantes auxquelles étaient confrontés les juifs à l'extérieur de leur quartier, un espace où ils perdaient tout statut pour n'être que des "dhimmis." Considérés comme les "bêtes noires des Arabes" selon des témoignages de 1880, les juifs étaient souvent victimes de violences physiques et morales (ils se faisaient souvent arrêter, étaient obligés de marcher pieds nus, interdits de porter les habits réservés aux musulmans, payaient plus d'impôts que les autres habitants de la ville...). Ainsi, le Mellah était considéré comme un quartier infâme pour la majorité des musulmans tandis que la Médina symbolisait la dhimma et les méfaits qu'elle engendrait pour les juifs. Il existe donc une conception négative l'un de l'autre des deux côtés. Mais les liens économiques empêchaient une séparation étanche des deux communautés.

L'auteure rappelle ensuite que malgré la main mise des puissances européennes dans les affaires commerciales du pays vers le fin du XIX<sup>ème</sup>

siècle, Marrakech continua de jouer le rôle de capitale économique et ce grâce aux commerçants juifs. Elle dresse ainsi un tableau des nombreuses activités menées par les juifs en 1902: commerçants, marchants, couturiers (catégorie la plus grande), rabbins, vendeurs... Les artisans juifs, en particuliers les orfèvres et les artisans argentiers (considérés comme l’aristocratie juive) étaient souvent appelés à se déplacer chez les particuliers musulmans en dehors des murs du Mellah. Les Juifs étaient également impliqués dans la finance: collecte de dette, recouvrement de créances à la faveur des prêteurs européens, prêts aux prisonniers juifs et aux musulmans locaux, vérification des monnaies... Les juifs étaient également acteurs d’une économie informelle reposant sur le travail journalier de juifs prêts à la moindre opportunité d’emploi. D’un point de vue géographique, les juifs faisaient souvent commerce dans la Médina par manque de place, le Mellah étant déjà fortement surpeuplé. Très vite, les entrepôts et les comptoirs étaient délocalisés en dehors du Mellah. De ce fait, en dépit de leur plus petit nombre, les juifs étaient commercialement plus établis que les musulmans, et les plus riches étaient dans l’immobilier ou s’assuraient un monopole commercial auprès du pouvoir.

Outre les échanges commerciaux, la spiritualité constituait un autre facteur de rapprochement entre le Mellah et la Médina. La présence de saints communs aux deux religions poussait non seulement les juifs à décorer leurs maisons de symboles musulmans (comme la main de Fatima) mais aussi à voyager en dehors du Mellah pour rendre visite aux tombeaux de saints, en particulier à celui de sidi Bel Abbas, le saint-patron de Marrakech. Historiquement, les juifs étaient plus tentés de se convertir à l’Islam qu’au christianisme, particulièrement à cause des liens communs qui unissaient les deux religions. Mais la conversion n’était pas facile, car soumise à divers pré requis. Qui plus est, la conversion était rapportée par la tradition orale juive comme un acte maudit par toute la communauté, ce qui condamne à jamais le converti. Paradoxalement, ceci n’empêcha pas que durant les grandes crises du XIX<sup>ème</sup>, les juifs prirent refuge chez les musulmans de la Médina, qui les protégèrent contre les pillages du Mellah.

Ainsi, si une vision négative de l’espace de l’autre a existé des deux côtés: le Mellah était considéré comme un quartier infâme par les musulmans tandis que la Médina symbolisait la dhimma et les méfaits qu’elle engendrait pour les juifs, les liens économiques et spirituels empêchaient une séparation étanche des deux communautés.

Dans le chapitre V intitulé “L’arrière pays,” l’auteure traite de “l’ambivalence des liens entre Marrakech et son arrière pays” et particulièrement entre les juifs citadins et les juifs ruraux. “L’identité religieuse commune,” note-t-elle ne suffisait pas tant les différences étaient

flagrantes et les frictions fréquentes. Les juifs de Demnate se targuaient d'être plus anciens "et plus érudits que ceux de Marrakech." Néanmoins, le Mellah de Marrakech n'en demeurerait pas moins le lieu où les communautés rurales venaient chercher l'enseignement religieux et des prétendants au mariage; il leur servait aussi de refuge contre les épidémies et en cas de menace, comme il constituait un haut lieu de pèlerinage. Les juifs de Marrakech se rendaient dans la périphérie pour faire du commerce et pour pèleriner. Le culte des saints constituait un trait d'union entre juifs citadins et juifs ruraux, mais aussi entre juifs et musulmans, car certains saints sont vénérés par les deux communautés. Il "atteste de la pérennité d'un continuum économique entre le mellah et son arrière pays."

L'auteure décrit par la suite les relations mitigées entre les juifs et les tribus. Les sièges à répétitions, l'hostilité des *Rhamna*, les pillages des caravanes des commerçants juifs, l'arrogance des caïds, autant de facteurs qui avaient poussé les juifs de Marrakech à entretenir des rapports étroits avec la *hafidhiya* et le Pacha El Glaoui, lesquels rapports, écrit Gottreich, avaient trait à la rivalité qui opposait le Sud du Maroc à son Nord.

Dans l'épilogue intitulé "Hay al-Salam." du nom donné au Mellah maintenant habité par les musulmans, l'auteure évoque le départ des juifs qui avaient quitté petit à petit le Mellah depuis l'établissement du Protectorat en 1912, vers le nouveau quartier européen Guéliz puis vers les villes côtières, surtout Casablanca, et ensuite vers d'autres cieux. On déplore que les causes de l'exode massif –la propagande faite par les agents sionistes, l'indépendance du pays, les guerres survenues au Moyen Orient–qui a vidé non seulement Marrakech mais l'ensemble du Maroc de ses juifs soient brièvement évoquées. L'auteure préfère s'attarder sur l'héritage culturel des juifs marrakchis encre dans l'histoire et sur les murs de la ville ocre.

En traduisant en français *Le Mellah de Marrakech* de Gottreich, Mohammed Hatimi met à la portée de la communauté des chercheurs francophones et de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des relations judéo-musulmanes en général et à l'histoire du judaïsme marocain en particulier, un livre riche, dense, érudit mais lisible, qui deviendra sans conteste un ouvrage de référence.

**Ijjou Cheikh Moussa.**  
Université Mohammed V de Rabat